

**MARC VANDAMME**

# **ROUTE VERGLACEE**

## 1)

Je n'ai jamais bu avant midi. Non pas que je n'en mourrais pas d'envie, et encore moins pour rendre hommage à Bukowski, mais tenir jusque-là, me donnait un sentiment illusoire de liberté. Par contre, à partir de midi une...

En règle générale, la première coupe de champagne (j'avais l'ivresse onéreuse), me faisait gerber, dans le jardin, dans l'évier, ou ailleurs, il m'est même arrivé de tout balancer par la fenêtre de mon bureau, devant les yeux atterrés de ceux qui avaient eu la mauvaise idée de passer par là, mais je parvenais à en conserver une bonne moitié, grâce à ma technique éprouvée de régurgitation des lendemains de cuite. Dès la seconde coupe, le monstrueux cafard qui me m'enserrait le cerveau, qui me comprimait le sternum, qui me faisait hurler à la mort, cette bête immonde commençait à reculer doucement, pas à pas, J'enchainais la troisième, et une embellie apparaissait. La quatrième coupe me rendait à ma vie, un tantinet guilleret, me surprenant même à siffloter faux, un air connu de moi seul : Il était midi quinze, une demi bouteille était déjà absorbée, la journée pouvait commencer.

J'étais à la tête d'une holding constituée de petites entreprises, Helene, ma collaboratrice suppléant bien souvent mes manquements éthyliques, mais, il faut dire que ces derniers temps, la santé de mes affaires, commençait à ressembler de plus en plus à la mienne, c'est-à-dire chancelante.

Si l'alcool pour moi restait encore une solide béquille, du moins le croyais-je, ma consommation immodérée de la gnole, entamait de plus en plus sérieusement mon potentiel commercial de développement. Pour fait court, le bateau tanguait.

A midi 16 donc, j'arrivais au bureau, expédiais très rapidement les affaires courantes, filais au restaurant, et le cycle reprenait, inlassablement destructeur.

Déjà bien chaud et en forme, je m'enfilais tranquillement deux apéritifs (en règle générale deux verres de vin blanc !), une demi bouteille de vin, j'avalais entrée/plat/dessert, et terminais par deux coupes de champagne.

L'après-midi était la plupart du temps consacrée à gérer ma lente dégringolade vers l'amnésie du soir, à grand renfort de champagne, 3 à 4 bouteilles y suffisaient, et bien souvent, je glissais vers un sommeil quasi comateux, assorti de ronflements porcins qui faisaient trembler les murs de ma chambre.

Le lendemain matin, les neurones en décrépitude, le gosier à sec, les yeux injectés de sang, l'haleine de buffle, je reprenais le cours de ma vie, attendant patiemment que midi veuille bien pointer le bout de son nez, pour m'annoncer l'heure de la délivrance.

Bien imbibé, je parvenais encore à donner le change, dans des conversations professionnelles insipides, pour prendre des décisions plus ou moins stratégiques, afin de pérenniser la boîte : en effet, ne me permettait-elle pas de joindre très facilement les deux bouts, et surtout contribuer à maintenir mon train de vie de furieux. ?

En y regardant de plus près, j'achetais pas moins de 10 caisses de ma boisson préférée par mois, sans compter le reste, sorties en tout genre, voiture de luxe, restaurants étoilés, si bien qu'au final, l'élastique à force de se tendre, finit soit par casser soit par vous revenir en pleine poire !

J'avais cinquante ans, et je n'envisageais pas mon avenir autrement qu'en pétant dans des draps de soie.

Par chance, mes beuveries se terminaient presque toujours bien, même si je repense forcément à mon premier accident sérieux, entièrement dû à l'ivresse.

Ce soir-là, j'étais seul chez moi, comme souvent, et dans un état d'ébriété extrêmement avancé. C'est alors que voulant ranger je ne sais quel couvert dans le lave-vaisselle, je perdais l'équilibre, et effectuait un superbe vol plané dans la machine ! Un ultime réflexe me permit

de me protéger en mettant la main en avant, mais le couteau qui m'attendait à la réception ne fit pas dans le détail : Il trancha net et sans bavure, un beau morceau de mon pouce !

En rassemblant le peu de lucidité qu'il me restait, je parvenais néanmoins à prévenir les pompiers qui ne tardèrent pas à arriver. Je leur expliquai toute honte bue que j'avais picolé, mais, en professionnels de la nuit, il l'avait bien sur remarqué.

L'hôpital vu mon état, préféra me faire un pansement provisoire, et me fit revenir deux jours plus tard.

Je passe sous silence ce merveilleux anesthésiste qui faisait hurler les patients, en les endormants les uns après les autres, à la file, tout en répétant cette phrase magnifique :

« Ça risque de piquer un petit peu »

Traduction : Vous allez dérouiller !

J'ai donc hurlé comme les autres quand il m'endormit le bras, et au brancardier qui me demandait ce qui m'était arrivé, je lui expliquais mon histoire, à vrai dire un peu penaud.

Il éclata de rire et me dit, goguenard :

« Il y a plus con que vous, hier un patient est arrivé en urgence, il s'était enfoncé sous l'ongle du pouce, et jusqu'au poignet en voulant le gratter, un spaghetti collé et séché au fond d'une casserole, On a bien ri ! »

Je me suis tu, conscient que bien que peu glorieuse, ma situation n'était pas la plus ridicule !

Ce puissant signal d'alerte, aurait dû me calmer, mais, indestructible, la première chose que je faisais en sortant de l'hôpital, était de me ruer chez mon négociant préféré, pour obtenir en toute impunité, de quoi tenir le coup pendant mes jours de convalescence obligatoire

Incurable.

J'étais incurable.

Du moins le croyais-je.

Je savais que j'allais mal, que la mort me guettait, mais il me fallait repousser encore plus loin les frontières du désespoir, de la folie destructrice qui s'était emparée de moi, j'avais trouvé mon maître, il était liquide.

Evidemment, sur le moment, et dans le feu de l'action, je n'étais pas à proprement parler, malheureux, sauf, les matins, ou la tête cerclée de fer, la migraine déchainée, assiégeait sans répit mon pauvre cerveau déboussolé.

Alors, furtivement, telle la brûlure soudaine d'une gifle méritée, la honte et la douleur me renvoyaient de moi une image aux contours implacablement esquintés.

Mais, je me disais qu'il fallait vivre, et la soudaineté brutale de cette prise de conscience, s'évanouissait vite, dès lors qu'un espoir d'ivresse s'annonçait à l'horizon. Donc je fonctionnais, en croyant vivre, et il me fallait développer mes affaires, rencontrer des clients, prendre des décisions, somme toute : gérer !

Bon nombre de fois, lors de rendez-vous matinaux, une gueule de bois épouvantable ralentissant considérablement ma vitesse d'analyse, j'invoquais, pour excuser des yeux explosés, des traits ravagés, des effluves de fêtes insensées, (alors que je m'étais juste bourré la gueule tout seul !), j'invoquais donc de mystérieuses allergies, voir rhume exceptionnellement précoce pour la saison, et autres tristes balivernes. Personne n'était dupe, surtout, lorsque mon interlocuteur m'exposant ses problèmes professionnels, une larme se mettait à couler sur mes joues !

L'alcool me rendait parfois sensible.

Un autre jour, j'allais me faire arracher des dents chez un prestigieux stomatologue. Dès que je suis entré dans son cabinet, mon haleine puant le chacal, et mes pupilles dilatées, j'ai lu dans ses yeux, que s'il n'en dépendait que de lui, je n'avais pas besoin d'anesthésie, et, finalement, je l'ai plaint silencieusement de devoir travailler dans un tel égout, malgré son masque !

Cette autre fois, ou sombrant dans un demi coma à 3 heures du matin, j'avais jusque-là regardé la télévision, en hurlant et beuglant ma haine et ma vindicte sur tout ce qui touche de près ou de loin aux animateurs télé,( la remarque à son importance, quant à la suite de cette histoire), je commettais la faute technique impardonnable pour un alcoolo qui a un rendez-vous : oublier de programmer son réveil !Grossière erreur quand on a un contrôle fiscal à 8h30 !

Huit heures ! Je ne sais quel miracle me fait ouvrir les yeux. La migraine me vrille le cerveau, l'atmosphère est lourde et gluante dans ma chambre, un sentiment bizarre et nauséeux rode au pourtour de ma conscience en totale léthargie. Puis c'est le choc de l'urgence : je bondis dans mon froc, reprend mes fringues qui traînent par terre, tachés ou pas, et le gosier asséché, je fonce vers le bureau.

Ici, je risque gros, la pente sur laquelle je me suis engagé ces derniers temps est raide, très raide. Les dépenses inconsidérées sur le compte de ma société, la trésorerie qui s'amenuise, les tours de passe-passe comptables, et les manquements divers, me font peur, très peur.

J'ai vraiment la gueule de bois, j'échangerai même une coupe contre une heure de sommeil !

8h30 : Coup de fil inquiet de mon expert-comptable, petit homme rondouillard, lâche, veule et pleutre, qui n'aime pas l'improvisation :

« Nous sommes devant votre bureau, y'aurait-il un problème ? »

« Aucun, des bouchons, je suis là dans 20 minutes, faites les patienter. »

A ce moment-là, défoncé dans ma voiture, une pensée furtive mais très forte, fait irruption dans la brume intellectuelle dans laquelle je me trouve : il faudra tôt ou tard que je me calme !

9h ! Ils sont là, à trépigner devant ma porte, le rondouillard me jette un regard terrifié, je ne sais pas s'il comprend vraiment la situation, mais son angoisse est palpable. Lui ne m'inquiète pas, c'est moi qui le paye, mais les deux autres, un homme visiblement en fin de carrière, qui va passer le relai à une jeune femme au physique insipide, me fusillent du regard, et je sens à travers les méandres chaotique de mon cerveau aviné, qu'ils ont une très forte envie d'en découdre !

Je propose des cafés, qu'ils refusent, moi je m'en envoie trois coup sur coup, en tenant la tasse à deux mains, je ne me souvenais pas que l'alcool m'avait déjà atteint à ce point !

Tout au long des explications plus ou moins vaseuses que je fournis, je bois à la bouteille un litre d'eau, histoire de réhydrater la machine. Je n'en peux plus, une énorme angoisse me tord le ventre, leur comportement vicieux et mielleux à la fois m'exaspère, mes réponses confuses sont, je le sais trop brèves, Rondouillard est mal à l'aise.

- Vous pouvez nous expliquer ces dépenses en Martinique, ce voyage d'une semaine, les hôtels, les restaurants, la voiture ?

- Voyage d'affaire.

Le rondouillard plisse les yeux, il sent que les choses prennent une tournure cruciale.

- Voyage d'affaire ? reprend, perfide la jeune femme aux cheveux filasse. Alors comment expliquez-vous qu'il n'y a aucun nom de clients, de fournisseur, aucun justificatif, aucune facture en retour, rien !

- Simple, je n'ai vu aucun client, j'ai voyagé pour mes affaires personnelles, je me suis bourré la gueule au rhum pendant une semaine, dormi dans les plus grands hôtels, loué une super bagnole, et fais la fête jour et nuit ! Ça vous pose problème ? Je m'en fous, je fais ce que je veux, c'est ma boîte, et je vous emmerde !

Bon, en fait je n'ai pas répondu ça, hélas, bien que le petit air de salope ingénue de la contrôleuse, me donnait envie de lui expliquer en tête à tête tout le bien que je pensais d'elle et de son foutu métier.

A la place, je balbutie des explications peu convaincantes, d'une voix atone et desséchée, ne croyant même pas ce que je dis, tout ça est très faible, non préparé, et malgré l'intervention de Rondouillard, qui tente de justifier ces dépenses inconsidérées, les jeux sont faits.

- - Très bien Monsieur DE MARBE, nous reprendrons donc l'ensemble des trois dernières années de votre activité, et reviendrons vous voir pour le compte rendu. Bien entendu, nous ne manquerons pas de vous interroger sur d'autres points qui ne nous sembleraient pas clairs, et bla bla bla....

L'issue est connue d'avance, ils vont me faire payer ma nonchalance, et je sais que le coup va faire mal, très mal.

Je sens que j'ai perdu de ma superbe, et que la chance vient de me lâcher, le mur que je ne voulais pas voir, s'approche dangereusement, et le choc risque d'être frontal.

Ils sont partis.

Rondouillard m'explique la suite des événements, mais je n'écoute pas. Je file dans la voiture, trouve une terrasse, et commande une énorme bière, et, dès que le serveur la pose sur la table, j'en recommande une autre, puis une autre, le brouillard se lève enfin, mon sang circule à nouveau, je refais surface. Il est temps d'aller déjeuner : Je suis dans le pétrin !

La sanction tombe un mois plus tard, elle est terriblement sévère. On m'explique que mes libertés prises avec les règles fiscales et comptables, frisent l'abus de bien social.

En effet, comment justifier les achats de télévisions, d'ordinateurs, de voyages, de dépenses gastronomiques, de semi-remorque d'alcool, le tout sans réel rapport avec l'activité de l'entreprise, si ce n'est par un détournement pure et simple des fonds de la société ?

Ici, je ne peux pas tout à fait leur donner tort, j'ai en effet une fâcheuse tendance à pratiquer la fuite en avant, et même si je reconnais certains abus, ils ont frappé très fort ! Mais quand même, trois cent mille euros, et trente jours pour les payer !

Le coup est terrible, mon avenir devient brusquement incertain, ces vents contraires qui soudainement se mettent à souffler, n'augurent rien de bon.

Je rentre chez moi, il est vendredi soir, j'ai copieusement déjeuné ce midi, avec Legrand, mon client le plus important, pour tester sa fidélité. Au quatrième cognac, les yeux emplis de larmes, il m'annonce que malgré mes ennuis, il me suivra. Il a l'ivresse émotive, mais même si je suis moins saoul que lui, j'apprécie.

Je termine, vautré dans mon salon, ma seconde bouteille de champagne de la soirée. Curieusement, bien que déjà très chiffonné, je reste lucide sur le fond. Je dois pouvoir m'en sortir, grâce à la volonté que j'ai toujours manifestée en cas de coup dur, en effet, j'ai la chance de pouvoir me battre comme un chien face à l'adversité, et c'est à nouveau le moment de le prouver. Cette constante omniprésente dans ma vie, a permis à la chance de souvent me sourire, quand bien même la situation semblât désespérée.

L'ultime et néanmoins indispensable dernier verre m'amène aux portes du délire, mais un plan nébuleux germe dans ma tête, je le gribouille sur un papier trainant là sur la table, en espérant reconnaître mon écriture le lendemain, et je m'effondre ivre mort, au moment où mon portable vibre d'un SMS : c'est Sophie.

## 2)

Midi. Considérablement décalqué, en slip dans mon canapé, j'ouvre péniblement un œil sur le monde qui a repris sa marche infernale.

Je jette un regard sur ma table de salon dévastée, trempée, souillée, et aperçois entre deux bouteilles de champagne et une de bière, entamée, un espèce de gribouillis, sur lequel, parmi les hiéroglyphes, je déchiffre les mots : « prêt / banque »

Mon portable affiche un message de Sophie :

« Qu'est-ce que tu deviens espèce de salopard ? »

Sophie Legall, toute une histoire à elle seule, une incroyable épopée éthylique, insensée et douloureuse, dévastatrice, comme toutes les histoires que je vivais dans ces moments de grands troubles.

Il y avait cette émission de télé que Sophie animait l'après-midi, que je ne regardais jamais (quoique) et qui en avait fait une véritable vedette du petit écran.

Les pauvres gens y venaient raconter la turpitude de leur vie, spectacle rarement pudique et toujours indécent.

Difficile à imaginer aujourd'hui, mais Sophie, il y a un an, représentait pour moi le fantasme absolu, la femme idéale, le plaisir charnel, et plus mon taux d'alcoolémie montait, plus le fantasme s'imposait dans mon cerveau fragilisé. Mes courtes périodes de lucidité ramenaient mes sens exacerbés à un niveau normal, tandis qu'au fur et à mesure de la journée, il m'arrivait parfois, de chercher sur le net, tout ce qui concernait Sophie : potins, ragots, et autres conneries réservées traditionnellement aux amateurs de presse merdique.

Chacune de ses apparitions me scotchait devant la télé, j'avalais difficilement ma salive, tentait de zapper, en vain ! Pourtant, bien que jolie femme, elle n'avait rien d'extraordinaire : Petite, blonde, assez bien faite il est vrai, mais cinquante ans sonné, et quiconque sans les artifices de la télé, l'eut trouvé quelconque.

Quiconque sauf moi ! Je cherchais les moindres photos, la moindre interview, je connaissais sa biographie par cœur, j'étais comme un forcené, et même si à jeun j'en avais honte, ces périodes étant en règle générale très courtes, l'obsession revenait très vite obscurcir la clarté de mes raisonnements.

Cette quasi dépendance, qui au début ne me gênait pas, prenait peu à peu la tournure d'une mauvaise blague. Elle m'obnubilait, il m'était même arrivé de faire des arrêts sur image, sur mon écran de télé géant afin de mieux la regarder. Et, tout en la regardant, je ne comprenais pas, je ne l'aimais pas, je ne la trouvais pas particulièrement belle, bref, l'équation devenait contraignante et peu soluble. Tout cela ne me ressemblait pas : j'enrageais !

Alors que faire ? Acheter un poster ?

Je décidais de m'en ouvrir à Sandé Kéjo, un ami très proche, avec qui j'avais partagé pas mal de beuveries, et donc de confidences plus ou moins avouables, certain qu'il ne me jugerait pas.

Nous étions comme des frères, nous avions fréquentés les mêmes écoles, usés les mêmes bancs, connus les mêmes amours, subis les mêmes coups durs, rien ne nous avait jamais séparés, pas même les femmes.

La soirée s'étirait doucement sur des discussions qu'on oublierait le lendemain, lorsqu'en servant à boire, je lui exposais mon problème sans détour. C'était risqué, car tout autre que lui m'aurait ri au nez, tu parles, fantasmer sur Sophie Legall !

Mais pas lui, il but une longue rasade, sembla réfléchir intensément, puis, posant son verre, il laissa tomber :

- Pourquoi tu ne la rencontres pas ? »
- T'es barge, pourquoi faire ? »

- Pour la baiser. La dessus il me rota en pleine poire.
- La baiser? ha ha ha, rien que ça!
- Ça ne serait pas la première fois que tu ferais des trucs dingues pour une nana ! .

Je le regardais, ses yeux vitreux et son phrasé difficile, le rendaient un peu différent, finalement nous avions vieillis.

Admettons que ça soit envisageable, admettons que je puisse la rencontrer, et là, je ne vois pas comment je pourrais aller plus loin, alors pourquoi faire ? » j'ai demandé

« La baiser je te dis, parce que si tu vis ton fantasme, il disparaît, c'est le principe même du fantasme »

Même complément bourré, Sandé avait des fulgurances qui m'étonnaient toujours : Simples, logiques, imparables.

On a terminé la bouteille, et on a changé de sujet, nos discussions se sont évaporées dans la nuit, en même temps que notre lucidité.

Même si l'idée paraissait folle, petit à petit elle faisait son chemin : sobre la tache me semblait irréalisable, saoul, tout devenait possible !

Il est maintenant midi 15, et mon Maître commence à manifester quelque impatience, il sait que j'ai besoin de lui pour sortir de cette léthargie comateuse dans laquelle je me trouve. Je débouche une bouteille, probablement la première d'une longue série, et mon portable remet ça :

« Il faut que je te parle »

Je bois un coup, gerbe à moitié, rebois, et ça passe.

« Pas le moment » j'écris.

« Je vais téléphoner jusqu'à tu décroches ! »

« Mais merde, qu'est-ce que tu veux ! »

J'en ai déjà marre de ces sms, et je sens qu'elle ne va pas me foutre la paix, tant que je ne lui aurais pas parlé. Mais à quoi bon ? L'effet de la troisième coupe, s'insinue doucement et agréablement dans mes neurones, et je m'aperçois que dehors il fait beau. Je n'ai rien d'autre à faire de la journée qu'à rester là, tranquille, et picoler.

Le bonheur.

Mon téléphone, prévisible, sonne, et avant de décrocher, la quatrième coupe est servie.

« Qu'est-ce que tu lui veux au salopard ? »

Mon ton est plus sec que je ne l'aurais voulu, et je sais pas pourquoi, les remugles de cette histoire me perturbent, l'inconscience de mes actes me culpabilise et me rend agressif.

« Bonjour, je voulais juste discuter, savoir comment tu allais. » elle dit.

Sa voix est restée la même, sensuelle et douce, mais elle n'a plus d'effet sur moi, néanmoins, je perçois pourtant au léger tremblement de certaines intonations, que Sophie est tendue, voir gênée.

J'avale quasiment mon verre d'un coup, et je sais que la gêne ne m'atteindra pas aujourd'hui.

« Je vais comme je peux Sophie, mais je ne crois pas qu'il y ai matière à discussion, oublions cette histoire, et restons en-là, point final »

« Mais non ! » hurle-t-elle, un peu trop impulsivement, je sais que j'ai été ridicule, je peux t'expliquer pourquoi. Tu n'as pas compris que pour moi cette rencontre n'est pas qu'une passade, tout ce que tu m'as dit me reste encore en mémoire,- léger silence- sans parler de ce que tu m'as fait ! » Elle accompagne sa dernière phrase, d'un imperceptible petit gloussement grivois.

Même, si l'alcool commence à faire son petit effet dynamique, je me sens un peu minable. Le fantasme est bien mort, et l'évocation de son plaisir, me rend malade.

Mais qu'est ce que j'avais bien pu dire de si intéressant, bourré comme je l'étais !

« Ecoute Sophie, je vais te rappeler, d'ici une heure, j'ai une urgence »

« Tache de ne pas l'oublier ! » elle siffle en raccrochant

Hum, je n'aime pas cette menace voilée, mais je dois faire un effort de mémoire pour me sortir de cette situation difficile. Elle travaille à la télévision, et son potentiel de nuisance est énorme !

Donc, l'idée d'une rencontre s'était finalement imposée à moi. Comme pour mes affaires, à l'époque plus prospères, j'élaborais un plan de bataille, ni plus ni moins, et décidais de passer bientôt à l'action.

En effet, il était plus que temps, la dérive obsessionnelle m'avait emmené vers des rivages jusque-là inconnu de moi, en effet, n'avais-je pas été pris la main dans le sac, entraîné de visionner intégralement une de ses émissions ?

Alors, le jour ou plus ou moins lucide, je décidais de m'inscrire dans le public pour assister à une de ses émissions, était enfin arrivé. De la pure folie ! A l'époque, mes affaires m'amenaient régulièrement dans la capitale, et je voyais très mal de me retrouver en gros plan, au hasard d'un travelling malheureux. Il me fallait régler un certain nombre de paramètres, mais je ne savais pas encore comment, ni surtout lesquels.

Le rendez-vous du public était fixé à 9 heures sur le plateau, j'avais pris une chambre dans un très bel hôtel (très cher...), juste à côté, et à neuf heures pétantes j'étais là. Très mal, mais j'étais là.

En effet, la veille au soir, j'avais vécu une journée bien arrosée, qui s'était terminée à l'aube, par une discussion acharnée avec le barman de l'hôtel, à qui j'avais fait passer le temps et quelques litres.

A jeun, ou presque, je me demandais si je ne vivais pas un cauchemar ! Je me trouvais au milieu d'une petite trentaine de personnes, tous plus consternants les uns que les autres, des fidèles pour la plupart, beaucoup plus âgés que moi, voyeurs impudiques du malheur des autres.

Il y avait des gens.

Beaucoup.

Mais je n'étais pas là pour écouter la plainte insignifiante des anonymes frappés par le destin, il me fallait livrer bataille.

Très vite, dans le fond du plateau, je repérais un type avec une allure que je ne connaissais que trop bien, celle des petits matins trop tôt. Il avait la tête du gars qui s'emmerde, complètement atypique dans le décor, comme moi.

Nous avions une heure devant nous, avant le commencement, et je me dirigeais vers lui.

« Salut j'ai fait, les temps sont durs ! »

Il m'a à peine regardé, et comme un homme habitué au contact direct et sans fioriture, il me répondit :

« M'en parlez pas, le matin c'est très dur, en plus avec la chaleur des spots, une bière serait la bienvenue ! »

Je le savais ! Une tronche comme celle-là, je ne pouvais pas me tromper !

« Vous avez raison, j'ai enchaîné, avec la cuite que je me suis ramassée hier soir, je donnerais cher pour quelque chose de plus fort que ce foutu café ! Vous faites quoi ici ? »

Il a tourné la tête vers moi pour la première fois, et j'ai lu dans son regard glauque, une espèce d'empathie due à notre appartenance à la même confrérie. Il a vidé son café, et il a dit :

« Je suis chauffeur de salle, je place les gens en fonction de leur tête, de leur taille, de leur fringue, et c'est moi qui dit quand applaudir, quand rire, j'organise les pauses, on en a pour toute la journée. Il faut que tout soit parfait pour le show de la star »



« La star ? » j'ai demandé, Cette Sophie ne me semblait pas rouler les mécaniques, au contraire, simple, avenante, à l'écoute des pauvres gueux venus geindre leur misère, l'anti star par excellence. Du moins à travers un tube cathodique.

« Vous pouvez le dire, tout doit être parfait, le moindre éclairage doit la mettre en valeur, au moindre de ses traits d'humour, si elle n'entend pas un murmure du public, ou si elle ne voit pas des sourires sur les visages, je suis mort, et comme parfois, son humour m'échappe, je suis en permanence sur le fil. »

Je l'observais, pendant sa tirade sur une Sophie que je ne m'imaginais pas, mais sa rancœur pouvait m'aider : J'étais un bon vendeur, et un bon vendeur doit savoir profiter de toutes les opportunités, cet homme était une coïncidence miraculeuse, il allait devenir sans s'en rendre compte, mon poisson pilote. Restait à approcher le squal.

« Allons boire un verre », j'ai lancé d'un coup, à la volée, il nous reste près d'une heure, et pour tout dire, j'ai vraiment la gueule en pente ! »

Il a souri, posé ses pancartes, m'a donné un coup de coude, et a dit :

« Merde, vous êtes sacrement atteint ! J'ai trente minutes, il y a bistro en face, vous ne sentez pas l'odeur du houblon ? »

Plus tard, attablés devant deux bières (des grandes), j'étais dans la place, et mon fantasma prenait vie, j'avais besoin de force pour aller jusqu'au bout, une autre bière, et je serais prêt. Gilles, c'était son nom, m'a raconté un peu son parcours personnel, très chaotique, marqué par les échecs, freiné par l'alcool, il s'accrochait à son métier pénible, veillant à marcher droit, mais le monde aseptisé des plateaux de télévision, n'avait pas tout à fait éteint sa part de rébellion : Il pouvait m'aider.

Il posa son verre et regarda sa montre :

« Qu'est-ce qu'un type comme toi vient faire ici ? L'alcool rendait le tutoiement aisé, Tu vas te taper toute la misère du monde toute l'après-midi ! »

J'ai haussé les épaules, et j'ai répondu :

« Il faut que je rencontre Sophie, je suis là pour ça, tu peux m'aider »

Il a secoué la tête :

« Ecoute, je ne veux pas savoir pourquoi, mais c'est très difficile, elle ne parle pas au public, il n'y a rien de prévu, il faut être invité »

« Invité ou ? »

« A la fin de la journée, il y a une mini réception, elle y fait un court passage pour remercier les gens d'être venus témoigner, c'est son fond de commerce, mais c'est très rapide »

« Fais-moi rentrer Gilles »

Je donnais ici mon premier assaut, mon alambic intérieur recommençait à ronronner doucement, je me sentais plus fort, si je rentrais, je donnerai l'assaut à la forteresse.

Il me fixait comme si j'étais dingue, ce qui n'était pas faux, et me menaçait du doigt :

« Pas d'embrouille hein ! Pas de scandale ! Tu as des comptes à régler avec elle ? »

« T'en fais pas, je ne la connais pas (encore), je veux juste lui parler »

Il se marra :

« Bon, ok, je te fais confiance, tu m'as pas l'air dingue, rejoins moi à la fin de l'enregistrement, là où tu m'as vu ce matin. Je te ferai rentrer, mais si tu arrives à lui parler plus d'une minute, chapeau, cette nana n'est pas facile, et je ne te comprends vraiment pas ! »

Personne ne peut me comprendre, même pas moi j'ai failli ajouter, mais j'ai juste dit :

« Merci »

De nouveau, il a regardé sa montre, il s'est levé, m'a donné un tape sur l'épaule et il est sorti.

Il me restait 10 minutes, j'ai commandé une bière.

Selon Gille, là où il m'avait placé, je ne risquais pas grand-chose, les caméras n'exploreraient pas ces endroits-là, m'avait-il assuré d'un clin d'œil.

Tout en me demandant ce que je faisais là, j'attendais quand même un peu impatiemment, l'entrée sur scène de la reine des plateaux.

Gilles nous avait tout expliqué, et j'ai trouvé qu'il s'en tirait pas mal. Le public qui m'entourait attendait tout aussi impatiemment que moi, mais pas pour les mêmes raisons.

Gilles a brandi une pancarte « applaudissement », toute la salle s'y est mis, et, Sophie est entrée.

Je ne voyais qu'elle, elle était là, devant moi, toujours aussi élégante, jean noir, chemisier rouge, qui faisait ressortir la blondeur de ses cheveux. C'est à peine si j'ai remarqué les témoins derrière elle, sauf peut-être une femme, affublée d'une perruque jaune pisse et de lunette de soleil noire.

Je voyais Sophie Legall à vingt mètres de moi, j'aurais dû être subjugué, mais, le déclic ne se faisait pas. De plus près, je voyais bien qu'elle ne ressemblait pas à la femme parfaite de mes fantasmes, trop de maquillage, la peau du cou très légèrement plissée, et ses cheveux, me paraissaient laqués, figés, factices, tout sauf naturels.

Drôle de sentiment, le doute s'insinua en moi, quant à la déraison totale de ma présence ici.

Elle était devant moi, mais l'icône fantasmagorique, était ailleurs !

Bon, j'étais-là, je me suis farci toute l'émission, et après une pause rapide à midi, ou je n'ai parlé à personne, Gilles étant trop occupé, je me suis appliqué à remonter considérablement mon taux d'alcoolémie, en sautant sur toutes les demi bouteilles de vin qui traînaient par-là, mais la cafétéria étant fort peu fournie, je restais bien en deçà du seuil de l'ivresse.

Seule une très légère euphorie m'avait gagné, et je me disais finalement, qu'autant aller jusqu'au bout de cette histoire sordide, la conclusion finale m'apporterait peut être son lot de consolation.

Sophie ne m'intéressait quasiment plus, je ne trouvais pas son empathie très naturelle, et j'avais du mal à comprendre comment on pouvait subir à longueur de journée, la litanie gluante des malheurs des gens.

Celle qui me faisait marrer, c'était « perruque », elle était grotesque, et d'après ce que j'avais entendu distraitement, son mari avait une double vie depuis 20 ans, pas étonnant !

L'après-midi se déroula sur un rythme bien rodé, Gilles officiait parfaitement, quoiqu'un peu plus énervé que le matin, et en ce qui me concerne, je somnolais littéralement, complètement indifférent à mon environnement, le cabotinage de Sophie m'ayant sérieusement gonflé.

Heureusement, j'avais subtilisé deux trois bières dans mes poches, qui m'aiderent tant bien que mal à tenir le coup. J'envoyais un sms à Sandé :

« Fantôme en cours de destruction »

Dix-huit heures, fin de partie.

Je rejoignais Gilles, qui m'accueillit en se marrant

« Alors, pas trop dur ? »

« Interminable mais je suis endurant, on fait comment ? »

Il me tendit un carton « invité », et me serra la main.

« Je file, je remets ça demain, j'ai besoin de faire le plein, bonne chance dans ton entreprise peut être tu me raconteras. »

Je le remerciais, et m'intégrais dans la file qui s'avancait vers le salon de réception. Nous étions une vingtaine, à montrer notre petit carton, certains tout excités, mais quand même moins que moi.

A l'intérieur, salle de réception classique, seules les photos de Sophie attiraient l'attention, plaquées au mur, juste derrière.... Le bar !

Les coupes étaient alignées, elles n'attendaient que moi. Je me ruais vers le serveur, et lui indiquait la bouteille de champagne. Il remplit les coupes, et ne tiqua pas quand je m'en envoyais deux d'un coup, suivi de deux autres, le tout quasiment dans le même mouvement.

Ensuite, tranquillement, j'en pris une cinquième sur un plateau qui passait par là, et je fis comme tout le monde, j'attendis la star.

Je m'ennuyais ferme, bu quelques verres, me gavais de petits fours, et bien chaud, je me dirigeais vers « perruque ».

« Eh Fantômas, j'ai fait, vous pouvez enlever votre masque, il ne l'a quittera pas ! »

Elle a sursauté, et commencé à retirer sa perruque, elle m'a regardé avec une sorte de compassion, comme un chien docile envers son maître, et elle m'a répondu :

« Vous savez, si je me cache, c'est à cause de mon métier, je suis professeur »

Je l'ai regardée, et avec un sourire méchant, et j'ai répondu :

« Je vous conseille de garder vos histoires de fesses pour vous, et de larguer votre connard de mari ! »

Je ne sais pas pourquoi je voulais être blessant, au final, j'étais con.

Je me suis marré et suis parti boire un verre. Sophie tardait, et moi je chauffais, il allait falloir resserrer sérieusement les boulons, si j'ouvrais les vannes, j'étais cuit.

J'en étais à tourner en rond en m'enfilant verre sur verre, quand le brouhaha cessa, et que sa majesté Sophie Legall fit son apparition.

Majesté, le mot était bien choisi, elle avait soigneusement calculé son moment, ses gestes et postures savamment étudiés, au point de paraître totalement naturels.

Y' avait pas à dire, elle avait de l'allure ! Les gens s'agglutinaient autour d'elle, certains brandissaient des photos, implorant piteusement une dédicace futile, d'autres murmuraient des : « Sophie, Sophie ! » Le spectacle mesquin d'un public imbécile et conquis d'avance.

Sophie jouait sur du velours, ne les avait-elle pas accouchés toute la journée ? Ils lui mangeaient dans la main.

Je restais volontairement en retrait, à observer ce manège, tout en dégustant mon verre .Je n'étais pas saoul, loin s'en fallait, en effet, je pouvais rester très très longtemps lucide, avant de sombrer complètement, et nous étions encore très loin du compte, même si je savais déjà comment tout cela allait se finir pour moi : la seule inconnue restait le moment de l'extinction des feux.

Sophie remerciait à tours de bras, signait à l'aveuglette, quand, levant les yeux, elle m'aperçut. Elle se détourna de ses admirateurs, vint vers moi.

Le champagne m'avait regonflé à bloc, seul parmi les fracassés de la vie, mon euphorie palpable me rendait différent, j'étais à nouveau prêt à tout, et persuadé que je n'avais rien à perdre.

### 3)

Perdu dans mes souvenirs pas si lointains, éclusant méthodiquement verre sur verre, j'en oublie le temps, et, évidemment, mon portable me rappelle à son bon souvenir, ou plus exactement celui de Sophie.

« Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ? » Sa détermination me semble hors de propos.

« Mais enfin, Sophie ? Qu'est-ce que je te dois ? » J'avance vaguement

« Des explications, des excuses, une rencontre, tout ça à la fois, ça te va ? »

Je me sens simultanément gai, minable, et mal barré, le tout dans l'ordre.

« Je te rappelle que c'est toi qui est partie en vville, mais je m'en fiche, restons en là encore une fois, s'il te plaît, sois raisonnable, prenons cette histoire comme un moment, bon ou pas, mais il a été vécu, voilà. »

« Mal vécu, pour ce qui me concerne, j'ai besoin de te voir pour me refaire une santé morale, tu peux comprendre ça ? »

Merde, j'ai bu ma seconde bouteille, sans m'en apercevoir, et je commence à me foutre de tout, sans aucune culpabilité.

« Et si je veux pas ? »

« Tu tiens à te retrouver dans mon émission à raconter ta vie devant deux millions de personnes ? »

J'éclate de rire, un peu trop fort à mon gout.

« Parce que tu crois que je viendrai ? »

« Pas besoin, il suffit que je mette un gars avec une perruque et des lunettes, en lui faisant raconter une histoire qui ressemble même de loin à la tienne, et je pense qu'il y aura bien quelques personnes qui te reconnaîtront. Tu sais, on fait croire ce qu'on veut à la télé »

Je n'y avais pas pensé. Le côté comique de la situation commence sérieusement à s'estomper. Je tente quand même, sans trop de conviction :

« Et, toi, tu veux que je raconte notre aventure au magazine dans lequel tu as exposé ta cinquantaine triomphante ? »

Elle n'hésite pas, cinglante :

« Ils sont sous contrat avec moi, avec des enjeux qui te dépassent, ils ne publieront rien sans mon autorisation, tandis que moi, je suis patronne de mon émission »

Je finis mon verre, je n'ai plus envie de tout ce cirque, je n'aime pas la tournure que prennent les choses, s'il faut une rencontre pour que tout rentre dans l'ordre, alors allons-y, je ne vais pas en mourir, je ne vais pas y laisser mon âme.

« Bon écoutes, je vais regarder mon agenda, et je te promets que je t'appelle dans une heure »

« Merci, tu sais, je ne veux pas faire de chantage, mais... »

« Trop tard, c'est fait. »

Et je raccroche.

Elle venait, un léger sourire aux lèvres, signa très vite une petite photo que lui tendait « perruque », qui tourna les talons en me voyant, affolée, et me lança :

« Je n'ai pas souvenir de vous avoir aperçu parmi les témoins du jour. »

J'ai bu un coup, et j'ai répondu :

« Je n'en faisais effectivement pas partie »

Elle a tourné la tête, semblant réfléchir aux problèmes d'organisation, cherchant des yeux peut être un agent de sécurité. De très près, elle semblait très fatiguée, son maquillage s'était estompé, et son visage marquait une certaine lassitude. A sa décharge, elle venait de se taper plus de huit heures de témoignages sirupeux. La cinquantaine s'affichait doucement.

Il ne fallait pas la perdre maintenant, j'ai enchaîné très vite :

« Je suis un admirateur incondicional, l'exposition impudique des malheurs des gens m'a toujours interpellé, je ne sais pas comment vous faites pour rester stoïque devant ses états d'âmes boueux »

« Ca me plaît, j'aime ça, et vous semblez avoir peu de compassion »

Elle a haussé les épaules, et déjà elle retournait vers les dernières personnes qu'elle n'avait pas vues. Il me fallait la retenir, j'ai balancé :

« Vous devez en avoir des choses à vous faire pardonner pour endurer tout cela ! »

Elle s'est arrêtée net. Elle est revenue vers moi, mi étonnée, mi en colère. Je l'avais ferrée !

« Qu'est-ce que vous insinuez ? De quoi parlez-vous ? »

« De vous, pourquoi vous vous faites aussi mal ? C'est une thérapie déguisée ? »

Je disais tout ça tranquillement, avec un petit air mi sérieux mi amusé. J'ai cru la voir rougir, sûrement plus de colère que d'embarras, elle a ouvert la bouche pour dire quelque chose, s'est ravisée, et m'a fixé sans rien dire.

« Allez, ne le prenez pas mal, prenons un verre » le mien était vide. Toujours sans répondre, elle prit un jus de fruit, la suite n'allait pas être simple ! Elle a soupiré après avoir bu, s'est composé un sourire de professionnelle, et elle a dit :

« Je vous trouve bien sûr de vous, qu'est-ce que vous vous imaginez ? »

Elle par contre, ne me paraissait pas aussi sereine qu'elle le souhaitait, j'avais visé juste. J'étais un bon commercial, je connaissais mes dossiers, surtout le sien. J'avais lu dans ma frénésie de recherche de potins, qu'elle avait écrit un bouquin sur sa mère, bien sûr je ne l'avais pas lu, mais, je savais que ce sujet-là, devait être forcément sensible.

« Oh, je me dis que vous n'êtes pas obligée de faire tout cela, votre mère ne vous en veut pas à ce point-là »

Une chance sur deux pour faire mouche. Brusquement, malgré son hale artificiel, je l'ai vu pâlir, elle posa son gobelet de jus de fruit, pris une coupe sur le plateau qui passait, moi aussi, balaya du bras une pauvre dame qui voulait sûrement encore se répandre, et bu une gorgée de champagne, moi aussi (une grande), elle se planta très près devant moi, au point que je sentais son parfum, je voyais ses rides, elle me dit doucement :

« Comment vous savez pour ma mère, je ne l'ai jamais écrit »

« Je sais, mais je suis un bon spécialiste de vous, depuis le temps que je vous observe, et votre culpabilité passée transpire à chaque instant »

Comment j'ai pu balancer tout ça ? Une inspiration soudaine, une improvisation fulgurante. Une petite voix me chuchotait que j'allais trop loin, qu'il était encore temps de faire marche arrière, de dire au revoir et merci, d'arrêter de faire mon malin, et d'aller finir de m'arsouiller confortablement à l'hôtel,

« C'est exactement cela, vous avez tout compris, vous êtes très très perspicace ! »

Elle a répondu en baissant la tête et en regardant ses pieds. Elle était comme une gamine, elle avait beaucoup perdu de sa superbe, restait quand même son physique, somme toute pas degueulasse, surtout après quelques verres !

Je pouvais foutre le camp, mais bien sûr, mais je n'ai pas pu m'empêcher de lancer en montrant la petite troupe qui l'attendait encore :

« Si vous voulez, on en reparle après vos obligations »

Elle n'a pas hésité une seconde :

« Oui, je suppose que j'en ai besoin, je ne vous connais pas, mais vous m'intriguez, je veux en savoir plus sur votre analyse. »

« Rejoignez moi au bar de l'hôtel juste à côté, le barman est un ami. Nous poursuivrons cette discussion, je vous y attends, prenez votre temps »

Elle s'est recomposé un visage convenable pour son fan club, m'a fait un petit signe de la main, j'ai juste eu le temps de lui dire mon prénom :

« A tout à l'heure Robert » elle a glissé.

Puis elle s'est laissée submerger par son public impatient.

Je n'ai pas demandé mon reste, je suis sorti direction l'hôtel, j'étais un peu saoul, mais très lucide, je suis passé dans ma chambre pour me rafraîchir et me laver les dents. Mon pote de la veille était derrière son bar, je lui ai dit en riant :

« Ce soir, c'est le grand soir ! »

J'ai regardé l'heure, et j'ai pris l'apéritif en l'attendant.

Je n'ai pas poireauté très longtemps, avant que Sophie fasse son apparition. Je l'ai vu arriver de loin, les clients du bar n'ont semblé rien remarquer, dans les palaces on sait rester discret, et elle est venue directement s'asseoir à côté de moi,

J'avais un peu calmé le jeu question picole, il s'agissait ici de se tenir correctement, de rester lucide le plus longtemps possible, en quelque sorte de me tenir à carreau.

On a commandé du vin blanc, breuvage qui a la particularité de rendre fou passé une certaine quantité, et mon pote le barman, tout sourire, nous servit deux verres d'un excellent Meursault.

Sophie s'était changée, elle portait maintenant une robe en imprimé blanc et noir, qui lui allait pas mal du tout, et ses cheveux blonds, presque blancs, moins apprêtés, avaient repris leur allure naturelle, ce qui rendait son visage beaucoup plus marqué. Restait ses yeux d'un bleu qui aurait pu faire pâlir d'envie un lagon tropical.

Pour ma part, j'avais l'impression d'être en dehors de la scène, et d'observer tout cela en témoin extérieur.

Mon excitation aurait dû être à son comble, ne me trouvais-je pas assis là, à côté de mon fantasme absolu ?

Hélas, je devais reconnaître que le charme était pour partie rompu, et je me demandais sérieusement, si la femme qui se tenait à mes côtés, méritait toute l'énergie que j'avais déployée depuis le matin.

J'ai donc décidé de ne rien tenter, de laisser filer la ligne, et de voir ce qu'il en adviendrait.

Elle posa son verre :

« Je vous écoute » dit-elle

Je suçotais mon vin blanc, et je savais qu'ici, il allait falloir la jouer fine. Mes théories psychologiques de super marché, n'allaient pas donner le change très longtemps.

Mais j'étais un bon vendeur, et un bon vendeur doit savoir relancer quand il faut, et surtout écouter !

« Vous avez eu de gros soucis avec votre mère, certes, mais c'est du passé »

Alors, le déclic s'est produit : D'emblée, je m'étais aperçu qu'elle avait un sentiment très vif d'elle-même, et n'aimait donc parler que d'un seul sujet : elle. Non pas par égocentrisme, mais plutôt pour essayer d'établir une vérité, un vrai portrait, loin des clichés générés par le prisme médiatique. Une sorte de mise au point.

Fort de ce constat, je n'avais plus qu'à reprendre le dernier mot de ses phrases, pour qu'elle reparte, d'elle-même, sans la forcer.

J'écoutais distraitement, et un clin d'œil à mon pote barman suffisait à remplir nos verres.

J'observais Sophie, elle n'était plus vraiment belle, même si elle tentait, en s'affichant dans des magazines, de prouver qu'on pouvait encore être séduisante à cinquante ans. Je trouvais tout ça un peu pathétique, en la voyant me déballer sa vie sans aucune pudeur.

« Pourquoi tu as divorcé ? »

Le tutoiement m'est venu facilement, le vin blanc aidant. Elle aussi d'ailleurs commençait à avoir les joues un peu rouges.

« Tu sais, pour réussir dans ce milieu, j'ai dû faire pas mal de sacrifices. Mais je pensais qu'en ayant un mari dans la place, nous aurions pu nous comprendre, nous épauler, accepter les exigences de ce métier »

« Et ça n'a pas marché ? » j'ai demandé vaguement intéressé

Elle s'est passée la main dans les cheveux, rageusement.

« Tu parles, ce salopard menait carrément une double vie, avec son assistante, il vivait vraiment avec elle la semaine, tu te rends compte ! »

« La belle vie ! »

Elle haussa les épaules, elle s'échauffait.

« J'en suis malade de n'avoir rien su, rien soupçonné, alors que tout le monde savait, dans ce milieu, tout le monde se parle ! Cinq ans ! »

« Pourquoi tu n'as pas fait la même chose, avec le nombre de malheureux que tu rencontres, la pêche doit être aisée »

Elle secoua la tête, une mèche lui tomba dans les yeux, elle l'a remise en place d'un mouvement rapide :

« Ce n'est pas du tout mon genre, mais alors pas du tout, j'étais fidèle, comme une conne » !

« Et comment ça s'est terminé ? »

« Mal naturellement, mais ça serait trop long à t'expliquer, mais quand j'ai tout appris j'ai divorcé. »

« Bien joué ! » Je me laissais aller, je manquais de sérieux devant un tel drame ! Je me suis repris aussitôt :

« Je comprends mieux maintenant, j'ai ajouté, tu aurais dû faire une émission sur toi. »

« Très drôle, mais tu sais, quand ça t'arrive à toi, c'est une toute autre histoire, la douleur, la frustration et la rage, mettent un certain temps à s'estomper, si tant est qu'elles s'estompent un jour. » Ses yeux s'étaient embués, les rendant presque translucides.

J'ai rien répondu, j'avais déjà vécu ce genre de chose. Mais à ce moment précis, un éclair de lucidité aurait dû me faire entr'apercevoir l'extrême fragilité de Sophie. Des signaux d'alarmes auraient dû s'allumer dans mon cerveau, mais au lieu de ça, j'ai changé de sujet, et j'ai demandé :

« Je comprends ce que tu ressens. Mais c'est le passé, allons manger, tu n'as pas faim ? Il serait peut-être temps d'éponger un peu notre estomac ! » »

Elle a souri, d'un de ces sourires tristes, chargés de mélancolie.

« Si un peu, mais tu sais, c'est la première fois que je raconte tout cela à quelqu'un, c'est fou ! »

« T'inquiètes pas, je ne le répèterais pas, fais-moi confiance »

Mon pote nous plaça à une table très tranquille, et on a continué à raconter nos histoires. Bien sûr, j'ai dû un peu raconter ma vie, en tentant de rester un peu flou, même si elle voyait que j'écluais sec. Toute proportion gardée, elle n'était pas en reste.

Elle est vraiment rentrée dans des détails très personnels, et, les bouteilles défilant, je me suis laissé aller, de plus en plus, oubliant toute prudence.

J'y allais de mon histoire de fantasme, en édulcorant quelques peu la réalité, puis, j'ai marqué une pause, et je l'ai regardée. Elle a dit, inquiète :

« Et maintenant, tu es déçu ? »

Qu'est-ce qu'elle espérait m'entendre répondre ? Je ne pouvais pas lui dire la vérité, elle m'avait fait confiance, je ne pouvais pas la blesser. Ce soir-là, j'avais l'alcool charitable.

Je l'ai regardée droit dans les yeux, je lui ai pris la main et j'ai dit :

« C'est comme dans un rêve »

Elle n'a pas retiré sa main tout de suite, et j'ai vu cette drôle d'expression sur son visage rougi, dans son cou, quelque plaques venaient même de faire leur apparition, puis elle s'est levée, a dégagé doucement sa main, et, en me donnant une légère caresse sur le visage, a dit :

« Je reviens »

Voilà, c'était fait, il me restait soit à en rester là, ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, et foutre le camp, soit aller plus loin, en prenant de gros risques.